

Les marqueurs du discours et la notion de « connivence » : les cas de « enfin », « car », « en fin » et « pues »

HÉLÈNE FRETTEL

UNIVERSITÉ BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ
CENTRE INTERLANGUES TEXTE, IMAGE, LANGAGE EA 4182
helene.frettel@u-bourgogne.fr

« Argumenter est sans doute une activité finalisée, mais c'est une activité discursive qui, en tant que telle, exige une participation active de ceux auxquels on s'adresse, réclame même de leur part une certaine connivence. »
(Grize,1996; 5)

Existe-t-il des marqueurs de « connivence » ?

1. Partant du constat que les chercheurs s'intéressant aux marqueurs du discours en termes de connivence étaient fort rares, nous avons souhaité pour cette contribution nous interroger sur les raisons de ce phénomène. Si les études de certains marqueurs peuvent parler de complicité ou de consensus, l'identification d'un « marqueur de connivence » n'est qu'exceptionnelle dans la littérature spécialisée. L'une des conditions d'une telle détermination repose sur l'approche choisie pour étudier le marqueur. En effet, si une approche intégrée peut parler de marqueur de connivence, il n'en est pas de même de l'approche procédurale étudiant le même emploi dudit marqueur. Un marqueur peut être dit « de connivence » lorsqu'il est utilisé dans une dimension « méta » (-linguistique ou -énonciative¹), c'est-à-

1 Jacqueline Authier-Revuz (1995 ; 18) caractérise la méta-énonciation comme du métalinguistique 1) produit spontanément par l'énonciateur et non pas en réponse à une sollicitation extérieure [...], 2) au sujet de c'est-à-dire renvoyant à son propre dire et non pas sur la langue comme système [...] non plus que sur un tel autre discours singulier (énoncé, par exemple, portant sur le sens d'un mot) [...] c'est-à-dire [comme] relevant de l'autoreprésentation du dire en train de se faire.

dire lorsqu'un énonciateur utilise le langage pour parler du langage ou du dire en train de se faire.

2. De nos multiples lectures, seuls trois cas répartis sur nos deux langues d'étude l'espagnol et le français ont été recensés : « *en fin de connivencia* » (chez Nancy Vázquez Veiga), « *enfin* de connivence » (pour Anne Cadiot et al.) et « *car* de connivence » (de Claudine Normand). Les auteurs choisissant ce qualificatif partagent l'idée qu'il s'agit d'un emploi « spécialisé » du marqueur offrant peu de variantes (pour Cadiot et al.) ou d'un « point mineur [que les Autorités] n'ont pas précisément remarqué ou souligné » dans le cas de Claudine Normand (2006 ; 15). Le cas espagnol étant ouvertement lié au « enfin » français c'est donc de l'analyse de Cadiot et al. que nous partirons pour nous interroger sur les éléments qui ont amené les auteurs à parler de connivence. Nous chercherons à établir à partir des cas observés les limites de ces emplois tout en nous intéressant aux approches théoriques qui les caractérisent afin de comprendre ce qui rend opératoire ou non l'appel à la connivence dans ces analyses.

« Enfin, marqueur métalinguistique »

3. Dans l'article « Enfin, marqueur métalinguistique », Anne Cadiot et al. (1985) proposent, dans une approche de type pragmatique intégrée, une description du morphème qui fait de « enfin » un commentaire sur une entité linguistique². Rejetant l'idée selon laquelle le marqueur met lui-même fin à un discours, les auteurs s'écartent de la valeur logique identifiée par l'approche lexicographique :

II.-A.-Valeur log. [Pour mettre fin à son propre discours ou l'abrégé ou l'interrompre momentanément en présence d'autrui et par égard pour lui] (extrait de l'entrée enfin du TLF).

4. Les auteurs attribuent à « enfin » le rôle d'assigner à une entité linguistique X une lecture lui donnant pour fonction de mettre fin à un discours Z en annulant la possibilité d'un discours Y, autrement dit d'empêcher la continuation (Y) d'un discours antérieur (Z) :

2 L'objet de la pragmatique intégrée ne tient pas « de ce que l'on fait en parlant, mais de ce que la parole, d'après l'énoncé lui-même, est censée faire » (Ducrot, 1984 ; 174).

En énonçant *enfin*, le locuteur signifie qu'une entité linguistique X accompagnée par *enfin* fait qu'il n'y a plus lieu de donner à un discours Z antérieur à X une suite Y envisageable avant l'énonciation de X. X apparaît alors comme mettant fin au discours amorcé en Z. En d'autres termes, le locuteur, en accompagnant X par *enfin*, donne à son énonciation de X la fonction de mettre fin à un discours Z précédent, fonction qui s'ajoute à l'acte illocutoire propre à X (Cadiot et al., 1985 ; 199).

5. Dans cette conception, X, relu d'après « enfin », met un terme non pas à une situation mais à un discours Z qui peut être linguistiquement matérialisé ou intérieur.
6. Les auteurs distinguent alors deux groupes d'emplois « selon que l'énonciateur de Y est assimilé ou non à la personne empirique à qui est assimilé l'énonciateur de X » (Cadiot et al., 1985 ; 201)³ :
 - dans le premier, le locuteur (virtuel) de Y est le locuteur de X et le locuteur « signale essentiellement que X annule un discours qu'il pourrait tenir lui-même » (Cadiot et al., 1985 ; 202), il renonce à dire Y (un discours généralement possible du locuteur de « enfin X »),
 - dans le second, le locuteur (virtuel) de Y n'est pas le locuteur de X et le locuteur de « enfin X » cherche surtout à dire que « X doit prévenir un discours éventuel d'un autre » (Cadiot et al., 1985 ; 202), le locuteur cherche à empêcher un autre de dire Y (en général Y est un discours possible de l'interlocuteur).

3 Et les auteurs de reconnaître :

En parlant de l'énonciateur de X nous faisons un abus de langage par rapport à la définition de la notion d'énonciateur donnée par exemple dans Ducrot et al. (1980, ch.1) ou Ducrot (1982). Dans la mesure où X est une entité linguistique matérielle, il ne peut avoir à strictement parler un énonciateur (mais seulement un locuteur), puisque l'énonciateur n'est pas la personne qui réalise l'énoncé mais une personne présentée comme prenant en charge, comme endossant un (des) acte(s) illocutoire(s) accompli(s) à travers l'énoncé. Lorsque nous parlons d'énonciateur d'une entité linguistique (X, Y, Z etc.), il faut donc comprendre par là : le responsable présumé d'un certain acte accompli, au moyen de cette entité, acte que l'interprétant considère comme le plus pertinent pour déterminer le rôle de cette entité dans le discours.

Dans le cas général, pour un énoncé donné, le responsable de cet acte pertinent (i.e. son énonciateur) est assimilé au locuteur. (*Ibid.*, p. 201-202)

Le « enfin de connivence » relève de ce deuxième groupe, comme le « enfin de protestation ».

« Enfin de connivence » ?

7. Cet « enfin de connivence » s'illustre dans l'énoncé :

Untel s'est suicidé en prison, enfin tu me comprends / tu vois ce que je veux dire / tu sais ce que ça veut dire / etc.

Selon l'analyse des auteurs, « Untel s'est suicidé » correspond alors au discours Z auquel « (enfin) X » met fin. Z ne doit pas, dans cet énoncé, être pris au sens littéral, du fait de X, « tu me comprends », qui attribue à Z un caractère clairement euphémistique. « Enfin » assigne à X le rôle d'annuler un discours Y de l'interlocuteur qui supposerait que Z a été dit sur un mode sérieux et qu'il doit être compris au sens littéral. Autrement dit, « enfin X » empêche l'interlocuteur de tenir un discours du type « comme si on pouvait se suicider en prison » ou « comment a-t-il fait ? ». Ces discours n'ont pas lieu d'être.

8. S'il est question de connivence, c'est parce que cet emploi présuppose un consensus entre le locuteur et l'interlocuteur sur l'illégitimité de Y. Le locuteur de « enfin », présupposant l'accord de son interlocuteur sur le pouvoir argumentatif de X (« tu me comprends »), recourt à un consensus préalable et construit l'image d'un interlocuteur conscient, avant même qu'il énonce « enfin X », de devoir renoncer au discours Y. D'un point de vue énonciatif, la suite Y annulée est alors une réaction à propos de Z, et Y et Z se distinguent par leurs énonciateurs : l'énonciateur éventuel, virtuel, de Y peut être assimilé à l'interlocuteur alors que l'énonciateur de X est le locuteur. « X ne prétend pas annoncer que Z est euphémistique, mais prétend seulement le rappeler en faisant comme si l'interlocuteur l'avait déjà deviné par lui-même » nous disent les auteurs (Cadiot et al., 1985 ; 228). Ce sont alors les expressions « tu sais / tu vois / tu comprends » qui marquent que l'interlocuteur possède la connaissance en question, même s'il est également tout à fait envisageable que X soit dit pour mettre au jour ce caractère euphémistique dont l'autre n'avait pas forcément conscience. Le locuteur apprendrait alors quelque chose à son interlocuteur tout en lui disant qu'il le

sait déjà (ce qui se passe également lorsque l'on dit « comme vous le savez... », « vous n'êtes pas sans savoir que... », etc.).

9. Cette valeur de connivence du marqueur repose donc sur la présence d'un contexte polyphonique (au sens de Ducrot⁴) mettant en scène une non-énonciation de l'interlocuteur et donc trois énonciateurs : celui de X, de Y et de Z. Mais dès lors que l'étude n'intègre plus cette conception polyphonique du sens des énoncés la notion de connivence n'est plus convoquée. Sur une douzaine de travaux consultés, consacrés essentiellement ou partiellement à la description de « enfin »⁵, seule l'étude de 1985 de Cadiot et al. considère que « enfin » peut fonctionner comme une marque de connivence entre les interlocuteurs. Certains parleront de « enfin performatif » (comme Eva Buchi et Thomas Städtler, 2008), d'autres, dans une approche procédurale, comme Luscher et Moeschler (1990) identifieront une demande de « retour sur l'énonciation ».
10. Dans cette approche procédurale⁶, basée sur la théorie de la pertinence de Sperber & Wilson, la relation entre le sémantisme de base du morphème et ses emplois n'est pas de nature explicative : le sémantisme n'explique pas la possibilité des différents emplois. Autrement dit, comme l'expliquent Luscher et Moeschler (1990 ; 82), « il n'y a pas une valeur de base opposée à un ensemble de cas particuliers, mais au contraire une hiérarchie d'emplois, correspondant à la hiérarchie des instructions intervenant dans l'analyse du connecteur ». Des instructions sont donc rattachées aux connecteurs qui guident l'interprétation. Dans cette perspective, les connecteurs donnent alors des indications sur la manière dont les locuteurs s'y prennent pour optimiser la pertinence de leurs énoncés. C'est en ce

4 Selon Ducrot (1984 ; 204) « le sens de l'énoncé, dans la représentation qu'il donne de l'énonciation, peut faire apparaître des voix qui ne sont pas celle d'un locuteur ». Il introduit la notion d'énonciateur qu'il applique à de nouveaux êtres de discours abstraits, censés prendre en charge exclusivement ces points de vue : « J'appelle *énonciateurs* ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils *parlent*, c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles » (*Ibid.*).

5 Cadiot et al. (1985), Franckel (1989), Luscher & Moeschler (1990), Hwang (1993), Barnes (1995), Rossari (2000), Nemo (2000), Beeching (2007), Paillard (2003), Bertrand & Chanet (2005), Hansen (2005), Buchi & Städtler (2008).

6 C'est dans cette approche que s'inscrivent les travaux de J. Moeschler, de J.-M. Luscher ou encore de D. Blakemore, pour ne citer qu'eux.

sens que leur contenu est principalement procédural. Ils encodent de l'information procédurale, plutôt que de l'information conceptuelle, et contribuent à la pertinence des actes de communication. Là où dans une approche pragmatique classique, les connecteurs reçoivent soit une fonction argumentative, soit une fonction discursive.

11. Aussi, « enfin », interprété comme un marqueur de connivence par Cadiot et al., ne fait-il qu'autoriser un « retour sur l'énonciation » pour Luscher et Moeschler. L'énoncé introduit par « enfin » commente l'acte de parole de l'énoncé précédent :

le locuteur revient sur le fait d'avoir dit quelque chose. Ce faisant il commente le caractère faux ou inadéquat de ce qui précède. [...]

L'instruction *ab*, instruction énonciative, se combine avec des instructions qui demandent de récupérer P, puis de le remplacer par Q, que celui-ci en fasse ou non la synthèse, ou de le considérer comme un acte de parole que Q commentera (1990 ; 96).

12. Ce que les auteurs schématisent de la façon suivante :

ab) [l'explicature de Q, prise comme acte de parole, est la dernière assumption contextuelle pour l'interprétation de l'énoncé en cours] (1990 ; 96).⁷

13. L'approche lexicographique est enfin quant à elle une approche dérivationnelle qui dérive les différents emplois d'un marqueur à partir d'un ensemble de propriétés syntaxiques et/ou sémantiques communes et hiérarchisées. Elle a pour point commun avec la pragmatique intégrée de partir de l'unicité lexicale du marqueur. C'est sans doute pour cette raison que c'est dans une approche lexicographique que nous retrouvons un « enfin de connivence » ou plutôt un « en fin de connivencia » chez la chercheuse espagnole Nancy Vázquez Veiga.

« En fin de connivencia »

⁷ L'instruction *ab* correspond à une instruction de premier niveau, elle est obligatoire, comme l'instruction *aa*. Les instructions *ba*, *bb*, *bc* identifiées par les auteurs sont quant à elles des instructions de second niveau.

14. Le marqueur espagnol « en fin », dont les emplois sont proches de notre « enfin » français sans pour autant être équivalents⁸, est caractérisé par sa multifonctionnalité. Il peut servir à abrégé un discours, à l'interrompre ou à y mettre fin. Vázquez Veiga, qui s'est intéressée à ce marqueur dans plusieurs travaux, propose la définition générale suivante : « En fin da al enunciado que introduce la función de 'poner fin' a lo que precede », Vázquez Veiga (1994-1995 ; 376). En d'autres termes, le locuteur, en disant « en fin Q », donne à l'énonciation de Q la fonction de mettre fin au discours précédent, P (matérialisé linguistiquement ou intériorisé). Q pouvant être dans certains cas un silence suspensif⁹. Vázquez Veiga (1995-1996 ; 140) distingue sept emplois en discours : « en las enumeraciones, conclusivo o de resumen, de resignación, de connivencia, de rectificación, introductor de un cambio de tema y soporte conversacional ».
15. Ce « en fin de connivencia », ouvertement lié aux travaux de Cadiot et al., n'est retenu ni par C. Fuentes Rodríguez, ni par M. A. Martín Zorraquino dans la *Gramática descriptiva de la lengua española*. La première ne voit dans « Fulano se ha suicidado en prisión, en fin, ya me entiendes » qu'un cas de plus de « en fin » à valeur corrective invitant à revenir sur la communication en la précisant et en la donnant pour achevée¹⁰. La

8 Par exemple, « en fin » ne pourra connecter en espagnol que des énonciations, ce qui le rend incapable de fonctionner comme connecteur temporel indiquant le terme d'une série d'actions comme le fait le « enfin » français dans l'énoncé « Le lendemain, dès l'aube, elle se présenta chez le docteur (...). Puis elle resta dans l'auberge (...). Enfin, au petit jour, elle prit la diligence de Lisieux (Flaub., *Cœur simple*, 1877, p. 27) (TLF) ; nous trouverions ici « por último » ou « finalmente ». « En fin » ne peut signaler que le terme d'une séquence d'actes discursifs « Esta semana que viene será de las más decisivas del año. Y lo será por varias razones. La primera, sin duda, porque [...]. La segunda razón tiene que ver con [...]. La tercera, en fin, porque la cuenta atrás de las elecciones autonómicas vascas será definitiva [...]. » (*El Mundo*, 19/09/1994, CREA).

9 L'auteure donnant comme exemple un emploi de « en fin » tiré de *La Colmena* de Camilo José Cela (Noguer, 1985 ; 134) :

« Don Roque tiene sus reglas particulares de cartomancia.

La sota de bastos salió en tercer lugar.

—¡Pobre Lola, lo que te espera! ¡Te compadezco, chica! *En fin...* »

10 Pour Fuentes Rodríguez (1993 ; 181) cet emploi de « en fin » :

seconde n'évoque que l'effet de sens de résignation de « en fin »¹¹ et classe les emplois du marqueur selon les trois fonctions discursives : adverbe temporel, organisateur textuel et marqueur de reformulation.

16. La connivence dont il est question chez Vázquez Veiga ne repose pas sur une description polyphonique du marqueur et s'écarte donc de la description de Cadiot et al. du marqueur français. Pour l'auteure espagnole, « en fin » indique que le locuteur met fin au thème de son propre discours, en raison du caractère euphémistique de ce qu'il vient de dire. Il n'annule pas le discours d'un autre, de l'interlocuteur, comme le ferait le « enfin de connivence » de Cadiot et al., mais indique la fin de l'énonciation du locuteur. Dans cet emploi, le marqueur est alors accompagné d'expressions du type «ya me comprendes», «ya sabes a lo que me refiero», ou d'énoncés indiquant explicitement que le locuteur renonce à continuer le thème de son discours : comme «no sigo», «no creo preciso insistir sobre el tema». Mais peut-on pour autant parler de connivence ?
17. La connivence implique au moins trois données : d'abord que le sens transmis par P ne doit pas être pris littéralement ; ensuite que « P en fin Q » sollicite l'engagement de l'interlocuteur ; enfin qu'il existe un consensus entre le locuteur et l'interlocuteur. Ce qui précède « en fin » est en ce sens aussi important que ce qui le suit dans l'identification d'un effet de connivence. C'est pourquoi, il nous semble nécessaire de distinguer les expres-

no parece ser un uso distinto de lo ya explicado. [...] Sólo que se alude a conocimientos de la memoria discursiva, a sobreentendidos o implícitos, y a casos en que hay un cierto contenido eufemístico, pero esto es pura cuestión contextual, de los elementos que se unen. P *en fin* Q, reformula y concluye. Tiene un doble valor, surgido, evidentemente, de ser un conector discursivo, sobre la macroestructura textual. Ahora bien, esa reformulación puede ser querida, planeada : eufemismo, en fin, ...

L'auteure rejette dans le même temps la description procédurale de Luscher et Moeschler pour ce même exemple. Il n'y a pas lieu selon l'auteure de voir un commentaire de l'acte de parole de l'énoncé précédent.

- 11 On peut lire dans Demonte et Bosque (1999 ; 4137) :

se utiliza este marcador para anunciar el término de una secuencia del discurso y presentar su conclusión [...] con *en fin* se puede renunciar a expresar la conclusión, lo que en ciertos contextos crea, como efecto de sentido (§63.1.5), la impresión de resignación por parte del hablante. Esta conclusión implícita se comprende como orientada o antiorientada con el miembro anterior.

sions retenues par Vázquez Veiga, à savoir : « «ya me comprendes», «no sigo», «ya sabes a lo que me refiero», etc. » ou encore « no creo preciso insistir sobre el tema ».

18. Envisagées sans aucune distinction, ces expressions sont pourtant de deux natures différentes : « ya me comprendes », « ya sabes a lo que me refiero » réfèrent à la connaissance de l'interlocuteur (noté dorénavant Q_{-s}), alors que « no sigo », « no creo preciso insistir sobre el tema » (que nous noterons Q_{no-o}) constituent des assertions négatives faisant explicitement référence au renoncement du locuteur à poursuivre son discours sur le thème antérieur. Ainsi en reprenant les données dégagées pour parler de connivence, nous pouvons nous interroger sur l'engagement du destinataire comme sur le possible consensus supposé par un énoncé du type « P en fin Q_{no-o} ».

19. Dire :

(1) Ya otras veces que he emprendido un diario con más o menos arrojo, se me ha pinchado el globo por motivos similares. De jovencita, bueno. Pero llega un momento en que ¿a quién **vas** a deslumbrar? **En fin, no quiero hurgar en eso ahora** (C Martín Gaité, *Nubosidad variable* ; 156-157).

ne suppose pas le même engagement du destinataire que dans

(1') De jovencita, bueno. Pero llega un momento en que no deslumbras a nadie. En fin, no quiero hurgar en eso ahora¹².

ou

(1'') De jovencita, bueno. Pero llega un momento en que no deslumbras a nadie. En fin, ya sabes/me entiendes.

20. En (1) « Pero llega un momento en que ¿a quién vas a deslumbrar? » correspond alors au discours auquel « no quiero hurgar en eso ahora » met fin. L'interrogation précédant le marqueur ne doit pas, dans cet énoncé, être prise au sens littéral, du fait de X, « no quiero hurgar en eso ahora ». L'énoncé interrogatif ne constitue pas une demande d'information ou de confirmation, il est une interrogation purement « formelle », n'attendant aucune réponse. Dans cet emploi, « no quiero hurgar en eso ahora » ne

12 Pas plus que dans « De jovencita, bueno. Pero llega un momento en que una no deslumbramos a nadie. En fin, no quiero hurgar en eso ahora. », où la présence de « una » fait verser l'exemple du côté de la résignation.

prétend pas annoncer que l'interrogation n'est que « formelle », il prétend seulement le rappeler en faisant comme si l'interlocuteur l'avait déjà deviné lui-même. L'interrogation permet de mimer le contact avec le destinataire, d'en accrocher l'attention (fonction phatique). Elle se substitue également à une assertion négative qui pourrait être interprétée comme une manifestation d'autorité et ne pourrait donc être sentie comme une marque de connivence. En (1') le locuteur ne fait que mettre fin à son propre discours sur le thème évoqué, nous ne pouvons parler d'effet de connivence. En revanche, l'énonciation de « ya sabes », « me entiendes » ou « me comprendes » en (1'') fait explicitement appel à l'accord ou à la compréhension du locuteur. Elle permet d'anticiper un besoin d'explication tout en créant une relation de connivence (et d'intercompréhension) en s'adressant à l'image positive de l'interlocuteur. Ce dernier doit comprendre que lorsque le locuteur énonce « no deslumbras a nadie », il n'est pas question de lui (malgré la deuxième personne) mais plutôt d'un impersonnel permettant au locuteur de parler de son expérience sans s'impliquer personnellement.

21. En d'autres termes, il s'avère donc plus coûteux de percevoir un effet de connivence lorsque l'entité qui suit le marqueur ne fait pas clairement appel à l'interlocuteur, ne le mentionne pas explicitement. Dire « no quiero hurgar en eso ahora », « no sigo » ou « no creo preciso insistir sobre el tema » ne présuppose pas nécessairement un accord de l'interlocuteur sur la valeur argumentative de ces arguments. Ils sont surtout le signe de la toute-puissance du locuteur sur son dire. L'interlocuteur n'est pas pris en compte ici. Ces énoncés ne permettent donc pas d'anticiper un besoin d'explication mais se présentent plutôt comme l'annonce du renoncement du locuteur à poursuivre le sujet abordé à la différence de « ya sabes », « me entiendes » ou « me comprendes » qui relèvent plus de la courtoisie positive.

22. Selon l'auteure, l'emploi d'un « en fin » de connivence peut donner à voir à l'interlocuteur le caractère euphémistique de P s'il n'en a pas directement conscience au moment de l'énonciation de P. Cela veut-il dire pour autant qu'il y a obligatoirement euphémisme ? Observons l'énoncé :

(2) No podemos seguir así, en fin, tú ya me entiendes.

que l'auteure construit pour illustrer l'effet de connivence de « en fin » dans son article « Los marcadores discursivos en el *Diccionario de colocaciones*

y marcadores del español ». L'absence de données situationnelles, contextuelles ne permet pas d'identifier de prime abord un véritable caractère euphémistique dans « No podemos seguir así ». De quelle expression plus brutale « No podemos seguir así » pourrait-elle être une atténuation pour être perçue comme un euphémisme ? C'est donc vers le sens caché, inattendu qu'il nous semble devoir nous orienter. « No podemos seguir así » ne doit pas être pris au pied de la lettre, sans doute le locuteur a-t-il en tête quelques petites exceptions que l'interlocuteur peut deviner (« tú ya me entiendes »)... Il n'est pas question d'euphémisme mais de l'expression directe de quelque chose pouvant sembler brutal que l'allocutaire doit atténuer en raison de l'appel à connivence du locuteur. Ce sens caché est donc finalement accessible grâce à la présence de « en fin, tú ya me entiendes » qui révèle une réflexivité du dire sur lui-même et permet, par son énonciation, de prévoir et prévenir ici une objection ou interrogation de l'allocutaire silencieux : « ¿De verdad? ¿No podremos seguir...? ».

23. Cet exemple montre à notre sens l'importance de Q-s dans l'effet de connivence observé. Son remplacement par « no insisto más » ou un silence suspensif donne une toute autre interprétation. (2') « No podemos seguir así, en fin, no insisto más. » ne ferait que rendre explicite le renoncement. Le locuteur mettant fin au discours qu'il aurait pu poursuivre en le disant, et « en fin, no insisto más » n'invitant pas à deviner de sens caché dans P¹³. Quant à (2'') « No podemos seguir así. En fin... », l'énoncé serait la marque d'un renoncement empreint de résignation, ce qu'une prosodie particulière soulignerait à l'oral. Le silence, cachant généralement une tension entre « le dire » et « la rupture du dire », serait alors convoqué par le locuteur soit pour éviter le superflu, soit parce que les mots ne suffisent pas ou suffisent peu.

24. Ces éléments posés il nous semble donc pouvoir dire qu'à la différence d'un « en fin Q-s », « en fin Qno -o », parce qu'il ne suppose pas d'appel explicite au destinataire, exige, pour être compris comme un « en fin » de connivence, que le caractère euphémistique de P soit évident. Si nous avons vu que P pouvait constituer un silence suspensif, l'observation

13 Cet énoncé devient donc difficile à catégoriser dans les sept emplois distingués par N. Vázquez Veiga. Il ne s'agit ni de connivence, ni de résignation au sens originare du terme. C'est une résignation au sens large, davantage un renoncement. Il serait préférable de parler de « en fin de renuncia » dont la résignation pourrait être un effet de sens particulier.

de quelques emplois de « en fin » montre également que P peut être un silence :

(3) si puede ser, me gustaría que al menos uno de ellos fuera bisexual, o si no bisexual, por lo menos capaz de hacérselo con una tía, vamos, conmigo, quiero decir, aunque no le guste, eso no me importa, no puedo aspirar a que encima le guste, luego, bueno, cuanto..., cuanto mejor dotados estén, pues...
en fin, ya sabes, mira a ver lo que puedes hacer, la pasta no es problema, creo... (A. Grandes, *Las edades de Lulú* ; 195).

25. Les points de suspension de « cuanto mejor dotados estén, pues... **en fin, ya sabes**, » comme le manque du second segment de la construction corrélatrice « cuanto más... más... » laissent supposer une suite que le locuteur n'a pas envie de déclarer, suite non explicitée mais marquée par l'intonation suspensive, indice d'incomplétude. Les « luego, bueno, cuanto..., » antérieurs sont la trace d'un discours en construction, laborieux, empreint d'une certaine gêne de la part du locuteur. En énonçant « en fin, ya sabes » l'énonciateur tente de sortir de sa solitude de sujet énonçant pour impliquer son énonciataire, s'appuyer sur lui, ou selon les termes d'Andersen (2007 ; 19) « le locuteur quitte le cadre propositionnel pour communiquer une attitude relationnelle à son interlocuteur, pour faire appel à sa participation (passive) au dialogue. » Son but étant de faire coopérer l'interlocuteur, tout en faisant comme si ce dernier savait ce qu'il ne dit pas en le présentant comme un savoir partagé. L'atténuation du propos est ici maximale dans sa forme, puisqu'il est tu. Et comme l'interlocuteur sait ce que le locuteur désire alors celui-ci peut le lui obtenir « mira a ver lo que puedes hacer ». Le locuteur n'attend pas de son interlocuteur une participation active au dialogue, qui ne doit pas se méprendre sur l'intention de ce silence, erreur que commet l'interlocuteur de Pato dans la conversation suivante :

(4) al cabo de unos días me encontré con Amalia, me dijo que creía estar embarazada, que le gustaría que su hijo tuviera un padre, que aún se acordaba de mí, de los buenos ratos... **en fin, ya sabes**, todas esas pavadas que te sueltan las tías..."

"... cuando están calientes."

"¿Qué?"

"Nada, Pato, perdona que te haya interrumpido. Así que dices que está embarazada." (D. Alou, *Una modesta aportación a la historia del crimen* ; 155).

lequel pour donner à voir à Pato qu'il sait, qu'il comprend ce qu'il dit propose de finir son discours : « todas esas pavadas que te sueltan las tías... (Pato)... cuando están calientes (interlocuteur de Pato). La surprise de Pato (« ¿Qué? ») révélant alors qu'il n'a jamais été question pour lui de céder la parole à son interlocuteur.

26. Ces différents exemples montrent alors que le P d'un « en fin de connivence » ne constitue pas exclusivement un euphémisme, mais peut avoir un sens inattendu, caché, que le locuteur et l'interlocuteur partagent ; être une question formellement adressée à l'interlocuteur mais à laquelle il ne doit répondre ; ou un silence suspensif qui appelle l'interlocuteur à chercher l'indicible¹⁴ sans pour autant le dire ; selon que « en fin » est accompagné d'une « proposition parenthétique¹⁵ », (Andersen, 2007) de deuxième personne (Q-s) ou d'un Qno –o. L'« entité linguistique » (de Cadiot et al.) accompagnant le marqueur joue également un rôle essentiel dans l'effet de connivence. C'est ainsi que « ya sabes », « ya me comprendes » ou « ya me entiendes » constituent de véritables appels à la connivence et à l'intercompréhension. Leur absence changeant le sens de « en fin ». Si l'on peut identifier un effet de connivence dans « Es como si fuera mi mujer. En fin, ya me comprendes, es mi mujer » dans :

(5) Cuando me reuní con mi hijo Carlitos para repasarle el papel, intenté plantearle la cuestión dando muchos rodeos, porque no me resultaba fácil entrar en materia. Pero, ante mi sorpresa, él mismo me facilitó el camino. Por lo visto, el zangolotino para unas cosas era torpe, pero para otras no le faltaba inteligencia.

— Ya, papá, ya sé por dónde vas, ya te entiendo. Quieres decirme que Juanita Plaza es tu novia.

— Sí, en realidad eso quería decirte.

14 Ce silence met également en évidence la notion de coût interprétatif indispensable à la poursuite de la communication.

15 Nous ne parlerons pas pour l'espagnol de « marqueur discursif propositionnel » dans le cas de « sabes » ou « ya sabes », ils n'ont pas atteint le degré de grammaticalisation que connaissent les équivalents français.

— Me lo imaginé.

— Me alegra que lo comprendas. Pero es más que eso, ¿sabes?, más que mi novia. Es como si fuera mi mujer. **En fin, ya me comprendes**, es mi mujer. Sin papeles ni cosas de ésas, pero es mi mujer.

— Sí, como yo soy tu hijo: sin papeles. (F. Fernán Gómez, *El viaje a ninguna parte*; 61).

27. il est aussi et surtout avant tout question de reformulation, de rectification. P orientant vers la conclusion, elle n'est pas sa femme, Q oriente vers la conclusion inverse « es mi mujer » sans pour autant annuler P (ce que ferait « pero »). Elle est sa femme même s'ils ne sont pas mariés officiellement. À la différence des occurrences précédentes, « En fin, ya me comprendes » ne sert pas à clore le discours du locuteur qui poursuit son propos en revenant sur ce qu'il vient de dire. L'énoncé se distingue alors de (5') « Es como si fuera mi mujer. En fin, ya me comprendes. » qui pourrait être identifié comme un « en fin » de connivence, avec P comme euphémisme de « es mi mujer » et de (5'') « Es como si fuera mi mujer. En fin, es mi mujer. Sin papeles ni cosas de ésas, pero es mi mujer. » où « en fin » serait rectificatif. On observerait d'ailleurs à l'oral une mise en relief de « es » verbe sur lequel le locuteur revient. La connivence que l'on peut éventuellement dégager de cet énoncé est liée à la relation de complicité du père et de son fils. La relation entre ces deux êtres suppose une connivence préétablie ainsi qu'un consensus. Ils se comprennent. Avant même que le père n'ait dit quoi que ce soit, l'enfant l'assure de sa compréhension « Ya, papá, ya sé por dónde vas, ya te entiendo ». Aussi « ya me comprendes » rappelle-t-il plutôt, dans ce contexte, cette connivence tout en ayant surtout une fonction de structuration du discours assortie d'une fonction phatique. Le père cherchant l'approbation de son fils.

28. La présence d'une proposition parasythétique avec un verbe à la deuxième personne est donc importante dans l'identification d'un effet de connivence, par l'appel à l'interlocuteur qu'elle suppose, mais elle n'est pas suffisante pour qu'il y ait effet de connivence. Elle ne peut être que le signe d'une complicité si le destinataire n'a pas à identifier de sens caché ou s'il n'y a pas de consensus préalable entre les allocutaires. En énonçant l'une des propositions « ya sabes », « sabes » ou « ya me entiendes / comprendes », etc., que l'on ne peut qualifier de marqueurs discursifs du fait

d'une grammaticalisation partielle¹⁶, le locuteur quitte le cadre propositionnel pour ne communiquer finalement qu'une attitude relationnelle à son interlocuteur dans le but de créer, ou de souligner, un certain climat de confiance et de faire appel à une participation (passive) de l'interlocuteur au dialogue ou de lui faire accepter le contenu propositionnel de son énoncé comme un savoir commun.

29. Si la présence d'une forme verbale à la deuxième personne peut participer à l'effet de connivence, elle n'en est pas pour autant obligatoire. Claudine Normand, s'intéressant au marqueur « car » dans des genres littéraires affectant de s'adresser directement au lecteur, identifie un « car » de connivence.

« La sorcière – car c'était elle... » : « car de connivence »

30. L'étude de Claudine Normand, intitulée « « La sorcière – car c'était elle... » Paralipomènes à la question de CAR » (2003), porte sur un usage particulier (laissé de côté) du connecteur « car » qui a pourtant fait l'objet d'abondantes analyses au double titre de la coordination et de la causalité. Nous pensons, pour la causalité, à l'article fondateur en pragmatique du Groupe λ-I (1975) comme aux travaux de Bertin-Delbey (1988), Moeschler (1996) ou Hamon (2002). C'est ainsi que « car », connecteur « explicatif-justificatif », est défini par le Groupe λ-I comme un « marqueur d'acte de parole » (ce qui le différencie de « parce que »). La proposition suivant « car » relève d'une énonciation distincte de celle qui le précède (d'où la présence, à l'oral, d'une pause intonative et à l'écrit d'une virgule ou d'un point de fin de phrase). Du point de vue de la causalité, « car » introduit une cause de l'énonciation du fait qui précède et non une cause de ce fait. Le contenu de la proposition causale introduite par le connecteur constitue

16 María Antonia Zorraquino classe ses emplois [« Formas verbales de segunda persona como marcadores de alteridad » (63.6.4.6.)] parmi les marqueurs conversationnels de type « Enfocadores de la alteridad ». Elle reconnaît qu'ils partagent un certain nombre de traits caractéristiques des marqueurs discursifs tout en précisant que « no se ajustan plenamente [...] al estatuto de « marcador del discurso [...]. Sabes, ves, entiendes, etc., no se hallan plenamente gramaticalizadas [...]. Así, se combinan con ciertos complementos (*me entiendes, ya ves – y podríamos pensar en tú ya me entiendes, fíjate bien, ya sabes, etc.*) » Demonte, Bosque (1999 ; 4187).

une information nouvelle¹⁷, prise en charge par le locuteur qui invite son interlocuteur à la partager.

31. La perspective théorique choisie par Claudine Normand est celle du « sémiotique » de Benveniste. Ce sont donc les propriétés générales de « car », communes à tous les locuteurs qui l'ont intériorisé, qui intéressent la chercheuse (et non « le sémantique » de Benveniste). Pour l'auteure, l'emploi de la forme commune « car », dans certaines conditions de contexte, à savoir « tous genres littéraires qui, affectant de s'adresser directement au lecteur, « jouent » l'oral spontané¹⁸ »(Normand, 2006 ; 20) se prête :

à des interprétations variables, explication, plaidoyer ou simple clin d'œil, dans tous les cas une adresse et une incitation à suivre, qui suppose la coprésence des énonciateurs (Normand, 2006 ; 19).

32. Dans ces cas, « l'énonciateur « s'explique » (plus qu'il n'explique), sur ses raisons de dire telle ou telle chose » (Normand, 2006 ; 19). et « car [...] interrompt brièvement le récit, pour rendre raison du choix d'un terme ou se greffer sur un acte de parole » (Normand, 2006 ; 20). Cet usage consiste à répondre par avance à une question que pourrait se poser l'énonciataire, « car » fonctionnant alors comme un « connecteur de connivence », tout en traduisant une réflexivité du dire sur lui-même. Cet emploi relève donc d'une stratégie discursive où :

Interposer un *car* et ce qui s'ensuit, c'est jouer l'oral, en misant sur la présence d'un allocataire dont on accroche ainsi l'attention, tout en évitant les interruptions et hésitations propres à un dialogue. C'est prévoir et prévenir toute question, en y répondant d'avance : « La sorcière ?! Comment ça ? C'est une petite fille !... ». L'objection n'aura pas le temps de se formuler ; la réponse est déjà là, simultanée à la surprise : « car c'était elle »... (Normand, 2006 ; 21).

33. Ce « car de connivence » suppose un arrêt de l'énonciation et un retour sur le dit, qui constitue une invitation à l'adresse de l'allocataire silencieux. Le locuteur interrompt le fil de son discours pour commenter ce qu'il vient de dire. Claudine Normand voit alors dans ce mécanisme

17 Ce qui le distingue de « puisque » qui introduit une vérité connue antérieurement en renvoyant à un savoir partagé par l'interlocuteur.

18 L'auteure donne comme exemples les contes, la poésie pétrarquaisante, les romans par lettres ou encore les récits autobiographiques.

un schéma formel de boucle méta-énonciative particulière [...] : arrêt dans la suite linéaire (la pause, liée à la ponctuation précédant *car*) et reprise, explicite ou implicite, de tout ou partie de l'énoncé précédent, par un commentaire qui en « justifie » les termes, les précise ou les développe (Normand, 2006 ; 28).

34. Cet emploi se présente donc comme un cas particulier de « *car* » lorsque celui-ci introduit un commentaire métalinguistique venant préciser, et donc justifier, un mot ou une expression faisant l'objet d'une reprise¹⁹. Mais dans le cas du « *car* de connivence » il est question de l'autoreprésentation du dire en train de se faire. L'énonciateur se livre à une « boucle réflexive » ou « méta-énonciative », dans une sorte de posture d'« extériorité » par rapport à son dire. Nous retrouvons ce même phénomène, en tant que cas particulier de « *pues* », chez certains auteurs hispanophones. Il s'agit d'emplois où le narrateur-énonciateur attire l'attention sur un personnage dont il semble préciser, justifier l'identité auprès de son destinataire-lecteur :

(6) ¡Jesús divino, ampárame! No lo puedo remediar, y mirando a una persona como usted en trances tan peligrosos, me vuelvo loca... Nada, nada, señora: estoy viendo que a lo mejor esos tunantes asaltan la casa y nos llevan a Rosarito...

Doña Perfecta, pues era ella, fijando la vista en el suelo, meditó largo rato. Estaba pálida y ceñuda. Por fin exclamó:

— Pues no veo el modo de impedirlo (B. Pérez Galdós, *Doña Perfecta*, 1976; 167).

35. Dans ces occurrences, « *pues Q* » est alors souvent renforcé par les marqueurs de confirmation « *efectivamente* » et « *en efecto* », tendance que l'on observe notamment chez l'auteur guatémaltèque José Milla y Vidaurre²⁰ :

(7) Quiso levantarse y no se sintió con fuerzas para moverse del sitio; intentó llamar a su padre y a su tío y la voz se ahogó en su garganta. Entretanto, el Visitador, pues era él efectivamente, se había detenido a contemplar a

19 Comme dans cet exemple de Nazarenko (2000 ; 75) : « Nous faisons face à plusieurs problèmes en même temps, le feu est ouvert sur tous les fronts. Sur le front politique, car la transition vers l'État de droit n'est pas une promenade... ».

20 On lira : « El herrero Andrés Molinos, pues él era el padre de la joven a quien había prestado aquel servicio el desconocido, se propuso buscarle » p. 78 ; « Francisco, pues él era el que acababa de llegar, permaneció un momento estupefacto » p. 609-610...

Genoveva, a quien lo romántico de la escena hacía parecer más bella y más encantadora (J. Milla y Vidaurre, *El Visitador*, Guatemala, 1867; 306-307).

(8) — Es verdad que os he faltado a lo que os ofrecí, amable doña Luisa, dijo el Oidor, pues era él efectivamente el que acababa de despertar a la esposa del Alguacil Mayor; pero un asunto muy grave es el que aquí me trae (J. Milla y Vidaurre, *El Visitador*, Guatemala, 1867; 542).

(9) Don Fernando, pues era él en efecto el que acababa de hablar, no aguardó razón (...) (J. Milla y Vidaurre, *El Visitador*, Guatemala, 1867; 293).

36. L'emploi de « efectivamente » crée, dans les énoncés (7) à (9), un effet de dialogisation dû à la dissociation des instances de prise en charge qu'il nécessite. La confirmation est comprise comme une réaction, un écho qui fait suite à une voix différente.
37. Avec « en efecto », la confirmation reste centrée sur le jugement même du locuteur qui précise, et justifie en quelque sorte, que c'est bien en (9) don Fernando qui vient de s'exprimer. De nombreux échanges venant en effet de se succéder sans aucune mention des responsables de tour de parole. Cette boucle méta-énonciative rend alors compte de la prise de conscience du locuteur-narrateur qui répond à un éventuel doute du destinataire-lecteur sur l'identité, non évidente, de la dernière personne à s'être exprimée.

Pour conclure

38. Parler d'emploi de connivence pour des marqueurs du discours est donc loin de faire l'unanimité parmi les chercheurs et tient, comme nous l'avons précisé, à la prise en compte de voix multiples dans la description du marqueur. Les marqueurs de connivence relèvent nécessairement d'une dimension métalinguistique ou méta-énonciative. Ainsi, qu'il s'agisse du « enfin » de connivence ou du « car » de connivence, on remarque que chacun en appelle à l'allocutaire (ou fait comme si) tout en le réduisant au silence. Il s'agit pour le locuteur d'éclairer l'allocutaire tout en le surprenant ou de s'expliquer sur ce qu'il vient de dire avant que cela ne lui soit demandé, de prévoir et de prévenir. C'est alors l'anticipation d'un besoin d'explication associé à une marque de courtoisie qui semble contribuer à créer une relation de connivence en s'adressant à l'image positive de l'in-

terlocuteur dans le cas de « enfin » / « en fin ». Quant au « car » / « pues », la relation de connivence est préétablie, dans un genre littéraire où l'allocutaire est mis en scène, même s'il ne peut « réellement » prendre la parole, et où le locuteur, ayant ressenti une faille dans son dire ou faisant mine de la ressentir, revient sur ce qu'il dit, qui peut sembler inattendu.

39. Parler de connecteur ou de marqueur de connivence est donc loin de faire l'unanimité. Ce qui semble opératoire pour les uns, ne l'est pas pour les autres. Mais rien de bien étonnant : un concept, une notion ne peut être opératoire que dans un cadre théorique approprié. La connivence ne peut exister que si l'on accorde une place à celui à qui l'on s'adresse. Si la notion de connivence peut être opératoire dans une théorie de pragmatique du type Ducrot et Anscombe c'est parce qu'elle n'est pas une théorie véridictionnelle. Fondée sur le primat de l'argumentation, cette théorie considère que tout énoncé est nécessairement argumentatif et que la langue est fondamentalement a-logique. La langue ayant pour fonction d'exprimer les rapports établis entre les interlocuteurs et non de décrire objectivement le réel, ou de véhiculer des informations, ou de rapporter des faits véridiques (cf. la vision cognitive, Sperber et Wilson). La mise en cause de la thèse de l'unicité du sujet parlant, introduite par la théorie de la polyphonie (même si cette théorie n'est pas dépourvue de faiblesses), contribue également à parler de connivence. En situant dans l'univers de discours les différentes instances de l'énonciation (locuteur, allocutaire, énonciateur, destinataire), elle offre l'avantage de montrer comment et au travers de quelles stratégies se réalise la communication langagière, parmi lesquelles l'on peut compter la connivence.

Bibliographie

ANDERSEN Hanne Leth, « Marqueurs discursifs propositionnels », in *Langue française*, 154, 2007, p. 13-28.

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non coïncidence du dire*, Paris, Larousse, 1995.

BARNES Betsy K., « Discourse Particles in French Conversation : (*eh*) *ben*, *bon*, and *enfin*. », in *The French Review*, 68, 1995, p. 813-821.

BEECHING Kate, « La co-variation des marqueurs discursifs *bon, c'est-à-dire, enfin, hein, quand même, quoi et si vous voulez* : une question d'identité ? », in *Langue française*, 154, 2007, p. 78-93.

BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

BERTIN-DELBEY Annie, « Le système des conjonctions causales en ancien français », in *L'information grammaticale*, 16, 1988, p. 3-10.

BERTRAND Roxane & CHANET Catherine, « Fonctions pragmatiques et prosodie de *enfin* en français spontané », in *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 17, 2005, p. 41-68.

BUCHI Eva & STÄDTLER Thomas, « La pragmaticalisation de l'adverbe *enfin* du point de vue des romanistes ("Enfin, de celui des francisants qui conçoivent leur recherche dans le cadre de la linguistique romane") », in *Congrès Mondial de Linguistique Française*, DURAND Jacques, HABERT Benoît & LAKS Bernard, Paris, Institut de linguistique française, 2008, p. 159-171.

CADIOT Anne et al., « *Enfin*, marqueur métalinguistique », in *Journal of Pragmatics*, 9, 1985, p. 199-239.

DUCROT Oswald, *Le Dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

FRANCKEL Jean-Jacques, *Etude de quelques marqueurs aspectuels du français*, Genève, Droz, 1989.

FUENTES RODRÍGUEZ Catalina, « Conclusivos y reformulativos », in *Verba*, 20, 1993, p. 171-198.

GRIZE Jean-Blaize, *Logique naturelle et communications*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

GROUPE λ-I, « Car, parce que, puisque », in *Revue Romane*, tome 10, fasc. 2, 1975, p. 258-280.

HAMON Sophie, « Les conjonctions causales et la propriété d'enchâssement », in *Linx*, 46, 2002, p. 25-35.

HANSEN MOSEGAARD Maj-Britt, « A comparative study of the semantics and pragmatics of *enfin* and *finaleme*nt, in synchrony and diachrony », in *Journal of French Language Studies*, 15, 2005, p. 153-171.

HWANG Young-ai, « *Eh bien, alors, enfin et disons* en français parlé contemporain », in *L'information grammaticale*, 57, 1993, p. 46-48.

LUSCHER Jean-Marc, « Les marques de connexion : des guides pour l'interprétation », in MOESCHLER Jacques et al., *Langage et pertinence. Référence temporelle, anaphore, connecteurs et métaphore*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994, p. 175-227.

LUSCHER Jean-Marc & MOESCHLER Jacques, « Approches dérivationnelles et procédurales des opérateurs et connecteurs temporels : les exemples de *et* et de *enfin*. », in *Cahiers de linguistique française*, 11, 1990, p. 77-104.

MARTÍN ZORRAQUINO María Antonia & PORTOLÉS LÁZARO José, « Los marcadores del discurso », in DEMONTE Violeta, BOSQUE Ignacio (coord.), *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol. 3., Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 4051-4214.

MOESCHLER Jacques (a), « Connecteurs, encodage conceptuel et encodage procédural », in *Cahiers de Linguistique Française*, 24, 2002, p. 265-292.

MOESCHLER Jacques (b), *Théorie pragmatique et pragmatique conversationnelle*, Paris, Armand Colin, 1996.

MOLINIE Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française, 1992, p. 179.

NAZARENKO Anne, *La cause et son expression en français*, Paris, Ophrys, 2000.

NEMO François, « *Enfin, encore, toujours* entre indexicalité et emplois », in ENGLEBERT Annick et al. (éds.), *Actes du XXII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Bruxelles, 23-29 juillet 1998)*, Tübingen, Niemeyer, vol. 7, 2000, p. 499-511.

NORMAND Claudine, « « La sorcière – car c'était elle... ». Paralipomènes à la question de CAR », in *Revue de sémantique et pragmatique*, 14, 2003, p. 121-134. Article repris dans NORMAND Claudine, *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*, Paris, Ophrys, 2006, p. 15-31.

PAILLARD Denis, « A propos de *enfin* », in COMBETTES Bernard, SCHNEDECKER Catherine & THEISSEN Anne (éds.), *Ordre et distinction dans la langue et le discours. Actes du Colloque international de Metz (18, 19, 20 mars 1999)*, Paris, Champion, 2003, p. 387-408.

PORTOLÉS LÁZARO José, « El conector argumentativo *pues* », in *Dicenda. Cuadernos de Filología Hispánica*, n°8, Madrid, 1989, p. 117-133.

ROSSARI Corinne, *Connecteurs et relations de discours : des liens entre cognition et signification*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2000.

SPERBER Dan & WILSON Deirdre, *Relevance. Communication and Cognition*, 2e édition, Oxford, Blackwel, 1995.

VÁZQUEZ VEIGA, Nancy (a), « Los marcadores discursivos en el *Diccionario de colocaciones y marcadores del español* », in HEID Ulrich et al. (éds.), *Proceedings of the Ninth euralex International Congress*, Stuttgart, Universität Stuttgart, 2000, p. 761-771.

VÁZQUEZ VEIGA, Nancy (b) « Los marcadores discursivos en las obras lexicográficas », in *Revista de lexicografía*, vol. II, 1995-1996, p. 133-149.

VÁZQUEZ VEIGA, Nancy (c) « Una aproximación a algunos marcadores con función textual de 'resumen', 'conclusión' y 'cierre', in *Estudios de Lingüística*, 10, 1994-1995, p. 349-390.